

Arturo Taracena Arriola

*Invención criolla, sueño ladino, pesadilla
indígena, Los Altos de Guatemala:
de región a Estado, 1740-1850*

Editorial Porvenir et CIRMA, Délégation Régionale de
Coopération Scientifique et Technique France,
Amérique Centrale
San José, 1997, 435 p.

Derrière le très beau titre aux références explicitement freudiennes de ce livre, le lecteur qui s'y aventure découvre en réalité un grand livre d'histoire régionale. Osons d'emblée une affirmation en forme de prévision, exercice auquel l'historien répugne pourtant par définition mais qui, dans le cas présent, ne présente que peu de risques. L'ouvrage de A. Taracena restera probablement pour de longues années l'une de ces références incontournables pour tous ceux qui se décideront à suivre dans le futur une démarche d'histoire régionale. Abandonnant la définition classique d'un espace figé et délimité sur une base exclusivement administrative ou politique, l'auteur s'efforce ici de suivre la construction d'un territoire par ses acteurs sociaux. Loin de la bonne vieille monographie, qui a certes rendu de bons et loyaux services, c'est une conception dynamique de la région qui s'affirme ici. L'auteur y suit, quoi qu'il en dise lui-même dans son introduction, une

démarche nourrie tout autant par l'anthropologie historique que par la traditionnelle histoire politique ou l'histoire des élites auxquelles il fait explicitement référence. De fait, c'est autour de trois concepts clés que s'est construite sa démarche. À celui, somme toute classique, de région, il ajoute ceux de territoire, défini comme un espace relationnel, et de frontière, tant interne qu'externe, servant à délimiter les espaces qui composent ce territoire. À partir de ces trois outils, son propos est de comprendre comment s'est forgé puis affirmé, autour de la crise de l'indépendance, un sentiment indépendantiste dans la région de Los Altos (Hautes Terres) de l'ancienne Capitainerie Générale du Guatemala.

L'échec successif rencontré par les deux tentatives séparatistes – la première en 1838, la seconde en 1848 – a contribué à plonger dans l'oubli de l'histoire un épisode négligé par l'historiographie centraméricaine. Il est vrai que cette dernière, toute attachée

jusqu'à il y a peu, à retrouver les racines des nations qui émergent de l'effondrement de la Fédération centraméricaine en 1839, ne pouvait s'y intéresser de manière très positive. Pendant longtemps, cet épisode qui contribuait précisément à nier la pertinence et la réalité de l'identité nationale guatémaltèque était essentiellement présenté de manière à dénoncer les méfaits des ingérences et manipulations extérieures hostiles à la "nation" guatémaltèque. Plus récemment, si l'historiographie centraméricaine s'est éloignée de ces sentiers militants de la cause nationale, l'événement n'a pas pour autant retenu, ni davantage ni mieux, l'attention des historiens. De manière surprenante, et alors que dans sa bibliographie il cite plusieurs des travaux de l'auteur relatifs à cette question, dans sa toute récente *Histoire Contemporaine du Guatemala*, J. Luján Muñoz n'y consacre en tout et pour tout que deux pages. Surtout, il choisit explicitement de narrer la sécession depuis une perspective "centraliste" et se limite à en souligner les étapes politiques menant à son échec. Quant aux récentes *Histoire Générale du Guatemala* et *Histoire Générale de l'Amérique Centrale*, qu'il s'agisse de celle publiée par l'Asociación de Amigos del País ou par FLACSO-Guatemala, soit elles évacuent purement et simplement l'épisode comme la seconde, soit elles en offrent une approche essentiellement événementielle, à l'image de la première.

C'est dire l'originalité d'un travail qui rompt tout à la fois avec des pesanteurs historiographiques fort prégnantes et qui quitte le seul terrain de l'histoire politique pour s'aventurer sur celui de

la reconstitution des dynamiques internes d'un processus. Comme le souligne A. Taracena, l'épisode signifia d'abord un affrontement entre les élites locales et celles de la capitale. À l'image de ce qui a permis le surgissement des autres États de la fédération, c'est d'abord une rivalité pour le contrôle des richesses locales qu'exprime la tentative sécessionniste. En ce sens, la très forte cohérence de l'élite locale, acquise à travers des stratégies matrimoniales géographiquement endogames, permit la constitution d'un groupe social homogène associant les commerçants de la ville de Quetzaltenango aux grands propriétaires de l'Altiplano (Haut Plateaux) et à ceux des Basses Terres de la côte pacifique. Simultanément, les aléas économiques rencontrés par l'économie régionale avec l'indépendance et la promulgation de la Fédération Centraméricaine contribuèrent à aliéner aux autorités centrales du nouvel État guatémaltèque les populations de la région. Le groupe des artisans en particulier, durement affecté par une conjoncture défavorable née de la rupture des circuits d'échanges traditionnels, se rallia aussi bien à l'annexion à l'Empire du Mexique qu'à l'idée de création d'un sixième état dans la Fédération. En ce sens, loin d'être le fruit d'un simple affrontement entre libéraux et conservateurs, comme le souligne traditionnellement l'historiographie depuis le travail de P. J. Chamorro, qui remonte à 1951 et est sans cesse répété depuis, c'est bien plus une rivalité de nature socio-économique entre le centre et la périphérie du Guatemala qu'exprime la tentative séparatiste.

Contre un même ennemi —les élites de la capitale— elle déboucha sur la constitution d'une

alliance d'intérêts entre les familles créoles et le groupe des Métis. Restait à obtenir le soutien des masses indiennes pour trouver la voie du succès. Ce n'est pas faute d'en avoir exploré la possibilité que la tentative indépendantiste échoua. Bien au contraire, conscients de cette nécessité, les leaders du mouvement tentèrent de légitimer leur opération en intégrant les populations indiennes dans le destin collectif qu'ils essayaient de construire. Pourtant, prisonniers de leurs propres schémas idéologiques, ils ne pouvaient accorder à ces communautés indigènes ce que leur propre credo libéral leur faisait miroiter comme un idéal indépassable. Incapables de concevoir une réponse spécifique en accord avec les attentes indigènes, ils ne purent assumer la prise en compte des espérances de ces derniers au-delà du stade des proclamations d'intention, des propos de tribunes ou des déclarations de presse. Le résultat ne se fit pas attendre. L'impossible alliance avec les populations indiennes ouvrit la voie à R. Carrera devenu, aux yeux de ces dernières, le "roi des Indiens".

Les communautés indiennes attendaient du projet politique promu par les élites régionales des réponses concrètes à leurs problèmes. Ces derniers concernaient en particulier l'impact de la mise en place de la nouvelle fiscalité, la mise en cause des flux traditionnels d'échanges avec les régions voisines dont ils se voyaient momentanément séparés avec l'érection d'une nouvelle frontière et, surtout, le refus de reconnaître sans restriction les propriétés foncières indigènes convoitées précisément par les élites régionales. L'absence de réponses satisfaisantes à ces

questions essentielles pour elles fit basculer les communautés indiennes dans l'opposition au projet. On connaît la suite: révolte indienne, spectre de la guerre de castes et restauration de la "*república de indios*" à l'initiative du gouvernement conservateur de R. Carrera.

La tentative sécessionniste de la région de Los Altos, malgré son échec, mettait en évidence quelques-unes des dimensions de la construction nationale guatémaltèque jusqu'alors peu considérées par les leaders indépendantistes. Et ce n'est pas le moindre des mérites de ce livre que d'en souligner ou d'en rappeler l'importance. Tel est bien le cas de la dimension indigène du pays, aspect auquel les promoteurs de l'indépendance n'avaient voulu consacrer qu'une simple attention rhétorique, sans en tirer pour autant aucune conséquence concrète. Au-delà, c'est aussi la lutte pour le pouvoir sur la région entre les élites de la capitale et celles de la périphérie que met en évidence l'épisode. Enfin, la comparaison de la tentative de 1838 avec celle qui eut lieu 10 ans plus tard permet de souligner combien les réalités régionales changèrent durant ce bref laps de temps. L'élite locale, en cours de transformations accélérées avec le développement de la production du café, acceptait alors d'accorder son appui à un État fort et centralisé si, en échange, celui-ci lui garantissait paix sociale et ouverture extérieure. En ce sens, alors que son échec de 1838 l'avait exclue de toute présence significative dans l'appareil d'État national, elle perçut dans la Révolution Libérale de 1870, à laquelle elle allait adhérer sans réserve, la possibilité de reprendre la main dans le jeu politique tout en sacrifiant

un projet séparatiste devenu caduc à leurs yeux. Le principal souci de cette élite régionale était alors de s'assurer un contrôle sur un État devenu suffisamment fort et susceptible en particulier de défendre ses intérêts économiques et sociaux. Son adhésion à une quelconque identité régionale, toujours vivante mais inadaptée aux nouvelles réalités socio-économiques, tant régionales que nationales, passait alors au second plan même si elle n'en oubliait pas totalement l'existence.

Avec ce travail, A. Taracena Arriola renouvelle complètement une question importante de l'histoire du XIX^e siècle guatémaltèque. Abandonnant l'optique centraliste prédominante, il choisit de renverser la perspective en réfléchissant sur la crise de 1838 à partir des aspirations locales et régionales incarnées et portées par les élites de Los Altos. Sans nier le rôle de la rivalité entre libéraux et conservateurs, il en montre les limites quand il s'agit

d'expliquer l'histoire politique du XIX^e siècle à travers ce prisme exclusif. Il souligne ensuite l'interaction avec d'autres éléments d'affrontements dans la société guatémaltèque, qu'il s'agisse des données socio-économiques ou socio-ethniques, et dégage ainsi la complexité qui caractérise cette histoire politique du Guatemala. Enfin, il montre qu'au-delà des solidarités et aspirations autonomistes, les réalités de classes ne pouvaient s'effacer pleinement chez des élites locales habituées à percevoir les masses indiennes plus en adversaires qu'en alliées. Incapables de dépasser cette contradiction, les élites de Los Altos prirent le risque de jeter ces masses dans les bras de leur adversaire centraliste et conservateur. Juste retour des choses: exclues du jeu politique auquel nul ne voulait vraiment les voir participer, ces masses jouèrent finalement le rôle d'arbitre en permettant la victoire politique conservatrice. Par la

suite, les tentatives pour remettre au goût du jour ces velléités séparatistes fondées sur la conscience d'une identité régionale ne réussirent pas mieux. Elles se heurtèrent toujours à cette même contradiction, identifiée par A. Taracena comme la principale explication aux échecs répétés. Alors que l'historiographie guatémaltèque n'hésite pas à s'enfermer, trop souvent encore, dans des schémas théoriques pré-établis, ce travail montre l'intérêt qu'il y a à prendre en compte la complexité politique et sociale. Dans le contexte particulier qui est celui du Guatemala et de son école historique, on ne peut que souhaiter que cette manière de "faire de l'histoire" puisse servir en quelque sorte de modèle aux historiens guatémaltèques de demain. *

Michel Bertrand
Professeur d'histoire, Université de
Toulouse Le-Mirail
Directeur du GRAL, CNRS



TRACE 32. JÓVENES HISTORIADORAS DE MÉXICO

Marcela Dávalos

La ciudad episcopal y la disputa por las feligresías. Ciudad de México, siglo XVIII

Esteban Sánchez de Tagle

La ley de la calle: 1856 y los inicios de una guerra "urbanizada"

Verónica Zárate Toscano

Espacios de fiesta en la Ciudad de México en el siglo XIX

Erika Pani

La revolución moral en favor del sistema monárquico: l'Empire, les conservateurs et la "volonté nationale"

Alicia Salmerón Castro

Política y redes sociales a fines del siglo XIX: El caso de Rosendo Pineda

CEMCA